



Saint Jean Chrysostome

*édition abrégée,
présentée par
Jacques de Penthos*

Commentaire sur l'évangile selon saint Jean

Commentaire sur l'Évangile selon saint Jean

Saint Jean Chrysostome

**Commentaire sur
l'Évangile selon saint Jean**

Édition abrégée par Jacques de Penthos

Artège

DU MÊME AUTEUR

SAINT JEAN CHRYSOSTOME, *Homélies sur les épîtres de saint Paul*, Éditions François-Xavier de Guibert, 2009

Tome 1 : Lettres aux Corinthiens

Tome 2 : Lettres aux Romains, aux Éphésiens

Tome 3 : Lettres aux Galates, aux Philippiens, aux Colossiens, aux Thessaloniens

Tome 4 : Lettres à Timothée, à Tite, à Philémon, aux Hébreux

© Juin 2012

ISBN 978-2-36040-097-3

ISBN pdf 978-23-6040-163-5

Éditions Artège - 11, rue du Bastion Saint-François

66000 PERPIGNAN

www.editionsartege.fr

Introduction

Surnommé Chrysostome, c'est-à-dire Bouche d'or, saint Jean était appelé, de son vivant, Jean d'Antioche, car il était né dans cette ville, en l'an 344 probablement. Palladius, évêque d'Hélénopolis, composa sa *Vie* en 407 ou 408. Nous savons ainsi que notre saint fut élevé par sa mère, une sainte femme qui, veuve à vingt ans, refusa de se remarier afin de se consacrer à son éducation.

Après ses études de philosophie et de rhétorique, Jean débuta dans le barreau, puis il fut attiré par une vie religieuse plus profonde. Vers 370 il reçut le baptême et l'ordre de lecteur. Il s'organisa, dans la maison de sa mère, une vie de prière, d'ascèse et d'étude.

En 373 on voulut le faire évêque, mais il se déroba et quitta la ville pour aller dans la montagne vivre en cénobite pendant quatre ans, puis en anachorète pendant deux ans. Il y ruina sa santé et dut revenir à Antioche en 380.

Il fut ordonné diacre en 381, et prêtre en 386. Il commença alors, à Antioche, son activité de prédicateur. Pendant une dizaine d'année on se pressait en foule pour l'entendre, et l'on n'hésitait pas à l'applaudir.

En 397 il est nommé comme successeur de Nectaire, patriarche de Constantinople. Le peuple lui était très attaché et l'aimait extrêmement. Mais « le saint évêque, écrit E. Legrand, arma contre lui, par ses admonestations et ses réformes, une fraction importante du clergé qui menait (par suite de l'indolence de Nectaire) une vie relâchée ; il irrita quelques dévotes, vierges ou veuves, et les moines parasites des maisons opulentes, en dénonçant l'hypocrisie des unes, la paresse des autres ; il offusqua les mondaines en instaurant à l'évêché, au

lieu du luxe de Nectaire, un régime très simple qui était pour eux comme une leçon et un reproche perpétuels ; il inquiéta les riches, les gens en place, le pouvoir par la liberté et la véhémence de sa parole, par la hardiesse de ses idées sociales... Il indisposa le tout-puissant [ministre] Eutrope qui l'avait d'abord soutenu, et ensuite l'impératrice Eudoxie... en désapprouvant sans réserve, en combattant même d'une façon expresse leurs exactions et leurs abus d'autorité ». S'ajoutait à tout cela la farouche opposition de Théophile, patriarche d'Alexandrie ; car saint Jean Chrysostome avait été choisi comme patriarche, et non son candidat. Plusieurs évêques contre lesquels le saint patriarche avait dû sévir, étaient aussi contre lui.

Dans un concile dépourvu de légalité, et devant lequel il refusa de comparaître, il fut déposé. Il dut partir en exil, en 403. Mais, devant les menaces du peuple, l'empereur Arcadius fut obligé de le rappeler quelques jours après. Cependant l'impératrice le fit exiler de nouveau, pour se venger des paroles de blâme que le saint avait prononcées à l'occasion des fêtes organisées d'une manière païenne en l'honneur de la statue d'Eudoxie. Jean partit donc le 5 juin 404 pour Cucuse, dans le Taurus. Mais comme on trouvait son exil trop doux, on l'envoya près du Caucase. Le voyage fut organisé si durement que le saint évêque mourut en route, le 14 septembre 407.

Le 27 juin 438 son corps fut ramené triomphalement à Constantinople. Le pape Innocent avait déjà cassé la sentence de condamnation qui avait été portée contre le saint patriarche.

Saint Jean Chrysostome est Docteur de l'Église et l'un des quatre plus grands Pères de l'Église d'Orient.

*

« Si Chrysostome a peu de goût pour la spéculation, il n'en a pas moins une intelligence vive, lucide, pénétrante, qui presque toujours traduit sa pensée en une langue d'une pureté impeccable. Son imagination est d'une richesse éblouissante et donne à sa phrase un éclat, une variété et une puissance d'expressions incomparables. Il a du reste un sens exquis de la mesure ; aussi est-il un vrai classique, malgré l'intensité du sentiment, parfois la véhémence de la passion, qui animent

ses écrits. Ces dispositions de l'esprit et du cœur on fait dire qu'il était naturellement un orateur. De fait, la forme oratoire, l'ampleur de la période, la facilité, l'abondance paraissent dans toutes ses œuvres, même dans de simples traités, destinés à la lecture. Par tous ces dons, il a mérité le titre de « Chrysostome » (Bouche d'or) que lui a décerné l'admiration de l'Église depuis le VI^e siècle » (F. Cayré). Il est en effet l'écrivain d'Orient le plus admiré, et, en Occident, seul saint Augustin a une réputation d'orateur qui peut lui être comparée. « Il reste le plus séduisant des Pères grecs et l'une des figures les plus attachantes de toute l'antiquité chrétienne » (J. Quasten).

*

« Aucun Père n'a laissé un héritage littéraire aussi important en volume que Chrysostome » (J. Quasten). La plus grande partie est composée de ses quelque 700 homélies sur des livres de la sainte Écriture.

*

Nous présentons, dans le présent volume, et selon la traduction de l'édition de Jeannin (chez L. Guérin & C^{ie}, Bar-le-Duc 1864-1869), une édition abrégée des quatre-vingt-huit homélies du *Commentaire sur l'Évangile selon saint Jean*.

*

Dans son *Avertissement*, J.-B. Jeannin écrit :

« Dans ces Homélies, le Saint prend une autre route que celle qu'il avait tenue dans l'explication de l'Évangile de saint Matthieu. Il rapporte les versets de son texte, et s'arrête principalement sur ceux que les hérétiques détournent du vrai sens, qu'ils appliquaient favorablement à leurs erreurs, et qu'ils objectaient aux catholiques. Le Saint prémunit et fortifie son auditeur contre leurs arguments et leurs sophismes : et c'est là son intention principale, c'est à quoi il tend, à quoi il s'applique plus fortement. Il veut former le soldat chrétien, qu'il voit tous les jours aux mains avec les hérétiques, il lui fournit des armes et le met en état de repousser les traits de son adversaire. C'est

aussi ce que le lecteur ne doit point perdre de vue dans la lecture de la plupart de ces Homélies, afin de n'en pas perdre le fruit.

Mais ce peu d'attention qu'on lui demande ne le doit pas rebuter. Tous ces discours ne sont pas polémiques, le Saint n'y combat pas toujours les hérétiques seulement, il les attaque et les repousse [...]

Saint Chrysostome avait deux emplois : l'un d'instruire tous les catholiques dans la piété, dans la vertu, et contre toutes sortes de vices, et il le faisait avec beaucoup de force, de courage et d'assiduité, prêchant souvent, malgré la faiblesse et la délicatesse de sa santé, jusqu'à deux ou trois fois la semaine ; l'autre, d'armer les fidèles contre les assauts des hérétiques, qui se trouvaient alors en foule parmi eux, et de les mettre en état de répondre aux discours qu'ils semaient dans les entretiens familiers, et aux arguments qu'ils prétendaient tirer de plusieurs textes de l'Évangile de saint Jean [...]. »

Et, avant le Commentaire sur saint Matthieu, le même traducteur nous présente ainsi la méthode de l'auteur - méthode qui est la même dans ses homélies sur saint Jean :

« La méthode suivie par saint Chrysostome est celle-ci : il cite le texte sacré verset par verset, phrase par phrase, puis il fait ressortir le sens littéral souvent avec tout le soin que pourrait y apporter un grammairien sagace, et cela sans cesser d'être orateur, orateur chaleureux, rapide, entraînant. Il assigne à chaque fait son temps, son occasion, ses circonstances qu'il demande aux autres Évangélistes lorsqu'ils en rapportent qui ne se trouvent pas dans saint Matthieu. Il insiste sur les miracles en s'attachant à en démontrer l'à-propos, le but, toutes les raisons. [...]

Toutes ces homélies se terminent par une exhortation morale où le saint orateur fait à son peuple l'application de la doctrine qu'il vient de lui exposer. »

*

Nous avons retenu surtout les passages qui commentent directement le texte évangélique. Nous avons donc omis une partie des exordes ainsi que les digressions, les répétitions et les grandes instructions parénétiques qui terminent les homélies.

« Dans ses sermons, Chrysostome est le bon médecin des âmes, au diagnostic sûr, très compréhensif à l'égard de la fragilité humaine, mais diligent à corriger l'égoïsme, la luxure, l'arrogance et le vice, partout où il les rencontre. Bien que certains de ses sermons soient très longs et aient pu atteindre deux heures, les applaudissements qui les ponctuaient prouvent que Chrysostome touchait le cœur de ses auditeurs et savait conserver leur attention. Sa maîtrise des images est merveilleuse, et son sens très sincère de la vie chrétienne mérite encore aujourd'hui notre respect et notre admiration ». [...]

« Gardant toujours le souci de préciser le sens littéral, et opposé à l'allégorie, Chrysostome découvre avec autant d'aisance le sens spirituel de l'Écriture que ses applications immédiates et pratiques dans la direction des âmes commises à ses soins. La profondeur de sa pensée et la sûreté de son interprétation magistrale sont uniques et attirent encore le lecteur ».

J. QUASTEN,
Initiation aux Pères de l'Église,
t. 3, p. 607, 608.

Homélie 1

[...] Les puissances célestes accompagnent cet apôtre [saint Jean l'évangéliste], elles voient avec admiration la beauté de son âme, sa prudence et cette brillante vertu, par laquelle il a attiré Jésus-Christ même dans son cœur, et reçu les grâces spirituelles : car tel en quelque sorte qu'une lyre que les pierres précieuses et les cordes d'or dont elle est ornée, font briller, il fait retentir des sons spirituels qui ont quelque chose de grand et de sublime.

C'est pourquoi écoutons-le, mes frères, non comme le pêcheur, ou comme le fils de Zébédée, mais comme un homme plein de « l'esprit qui pénètre ce qu'il y a de plus caché et dans la profondeur de Dieu » (1 Co 2), comme une lyre, dis-je, que l'Esprit Saint pince et fait résonner. Ce n'est point la voix d'un homme que vous allez entendre, mais c'est la voix de Dieu. Tout ce qu'il vous dira est puisé dans les sources divines ; dans ces secrets, dans ces mystères que les anges mêmes n'ont point connus, avant qu'ils aient eu leur accomplissement car c'est avec nous, par la voix de Jean, c'est par nous qu'ils ont appris ce que nous avons connu nous-mêmes. Un autre apôtre nous le déclare par ces paroles : « Afin que maintenant les principautés et les puissances connaissent par l'Église la sagesse de Dieu si merveilleuse dans les différents ordres de sa conduite » (Ep 3, 10). Si donc les principautés, les puissances, les chérubins et les séraphins ont appris ces choses de l'Église, il est évident que c'est avec une grande attention qu'ils les ont apprises et certes, que les anges aient appris avec nous des choses qu'ils ignoraient, nous n'y avons pas peu de gloire, mais que ce soit aussi de nous qu'ils les ont apprises, je n'expliquerai point encore comment cela est arrivé.

Écoutons saint Jean avec modestie, gardons un grand silence, non seulement aujourd'hui, ou dans le jour seulement auquel nous l'écoutons, mais aussi pendant toute notre vie : il est avantageux d'être en tout temps attentifs à sa voix. Si nous sommes curieux d'apprendre ce qui se passe à la cour, ce que fait l'empereur, ce qu'il a résolu de faire pour ses sujets, quoique souvent il n'y ait rien en cela qui nous regarde, nous devons beaucoup plus désirer de savoir ce que Dieu a dit, et surtout puisque ici tout nous importe, tout est pour nous. Jean nous donnera la connaissance de toutes ces choses parce qu'il est l'ami du Roi ou plutôt parce qu'il a en lui-même le Roi qui parle par sa bouche et qu'il sait de lui tout ce qu'il apprend de son Père. Jésus-Christ dit : « Je vous ai appelé mes amis, parce que je vous ai fait savoir tout ce que j'ai appris de mon Père » (Jn 15, 15). Or, si nous voyions descendre tout à coup du Ciel quelqu'un qui nous promît de nous dire ce qui s'y passe, nous accourrions tous auprès de lui, accourons donc présentement de même.

Cet homme nous parle du haut du Ciel, il n'est pas de ce monde, c'est Jésus-Christ lui-même qui le déclare : « Vous n'êtes point », dit-il, « de ce monde » (Jn 15,19). L'Esprit Saint dont il est rempli lui parle, cet Esprit qui est présent partout, qui connaît ce qui est en Dieu de même que l'esprit de l'homme, qui est en lui, connaît ce qui se passe en lui (1 Co 2, 11), c'est-à-dire l'Esprit de sainteté, l'Esprit de vérité qui conduit et mène au Ciel, qui donne de nouveaux yeux, qui nous rend présentes les choses futures et qui, quoique nous soyons encore dans notre chair, nous fait voir les choses célestes.

C'est pourquoi, mes frères, présentons-nous à lui avec un esprit paisible et tranquille durant tout le cours de notre vie, qu'aucun indifférent, aucun homme sans ferveur, aucun débauché, une fois entré ici, ne demeure tel qu'il était. Mais élevons-nous au Ciel, c'est là que l'évangéliste parle à ceux qui y vivent. Si nous sommes habitants de la terre, nous ne rapporterons aucun fruit. La doctrine de saint Jean n'est pas pour ceux qui mènent une vie sensuelle et toute animale, de même que les choses terrestres ne le touchent et ne le regardent point. Certes, le tonnerre qui gronde dans l'air nous épouvante et nous effraye par son bruit confus, mais la voix de Jean ne trouble point les

âmes fidèles, elle les délivre au contraire du trouble et de la terreur et n'est terrible qu'aux démons et aux esclaves des démons. Pour voir et pour connaître comment il les effraye et les met en fuite, que notre esprit, que notre langue gardent un profond silence, mais surtout notre esprit, de quelle utilité serait-il que la langue fût dans le silence, lorsque l'esprit serait dans l'agitation et dans le trouble ? Je demande la paix de l'âme parce que je veux que l'âme soit attentive et m'écoute. Que la cupidité, l'amour de la gloire, que la colère, ce cruel tyran, que toutes les autres passions cessent donc de nous agiter. L'oreille qui n'est pas bien purifiée ne peut dignement entendre ni pleinement concevoir la sublimité de ces paroles, la formidable grandeur de ces ineffables mystères, en un mot, l'excellence de ces divins oracles. Si, faute de prêter une exacte attention, il est impossible de bien apprécier un air joué sur la flûte ou la lyre, comment l'auditeur appelé à entendre une voix mystique le pourra-t-il si son âme sommeille ?

Voilà pourquoi Jésus-Christ nous donne cet avertissement : « Gardez-vous de donner les choses saintes aux chiens, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux » (Mt 7, 6). Il appelle ses paroles des perles (quoiqu'elles soient infiniment plus précieuses que ne le sont celles-ci) parce que les perles sont ce qu'il y a de plus précieux sur la terre. Il a coutume aussi de comparer leur douceur au miel, non que le miel puisse l'égaliser, mais parce que nous n'avons rien de plus doux, mais qu'elles surpassent en effet, et de beaucoup, et le prix des pierres précieuses et la douceur du miel. Si vous en doutez, écoutez ce qu'en dit le Prophète : « Elles sont plus désirables que l'abondance de l'or et des pierres précieuses et plus douces que n'est le miel et qu'un rayon plein de miel » (Ps 8, 11-12), mais pour ceux-là seulement qui se portent bien. Aussi a-t-il ajouté : « Car votre serviteur les garde ». Et ailleurs encore, après avoir dit : *douce*, il joint : *à moi* : « Que vos paroles », dit-il, « me sont douces ! » Et pour marquer leur excellence, il ajoute : « Elles le sont plus que le miel et le rayon de miel ne le sont à ma bouche » (Ps 118, 103). Le prophète parle de la sorte parce que son âme était pure et saine. N'entrons donc pas ici si nous sommes malades et ne mangeons de ce pain qu'après avoir purifié nos âmes. Voilà pourquoi tant de paroles et un si long

discours. Avant d'arriver à notre texte, j'ai voulu vous préparer et vous porter à purifier vos âmes afin que chacun de vous se guérît de toutes ses maladies et n'abordât ce texte sacré qu'avec une âme exempte de colère, de soucis, d'inquiétudes terrestres et de toute autre passion, comme s'il allait entrer dans le Ciel. Nous ne pourrions faire ici aucun profit considérable si nous n'avions auparavant purifié nos âmes.

Qu'on ne me dise point : mais comment se préparer ? Le temps qui nous reste jusqu'à la prochaine assemblée est très court. À quoi je répondrai : vous pouvez, mes frères, vous pouvez changer de vie, non seulement dans l'espace de cinq jours, mais vous le pouvez même en un instant.

Répondez-moi à votre tour, je vous le demande : est-il quelqu'un de plus scélérat qu'un larron et un assassin ? N'est-ce pas là le comble de l'iniquité ? Toutefois un larron est parvenu du premier coup au faite de la vertu, il est entré dans le paradis et n'a pas eu besoin pour cela de plusieurs jours ni de la moitié d'un jour, mais seulement d'un petit moment, on peut donc changer de vie en un instant et, de boue que l'on était auparavant, on peut devenir un or pur. Comme ce n'est point par nature que nous sommes ou vertueux, ou vicieux, le changement est facile, notre volonté étant libre et nullement nécessitée : « Si vous voulez et si vous m'écoutez, » dit l'Écriture, « vous serez rassasiés des biens de la terre » (Is 1, 19).

Ne le voyez-vous pas, mes frères, qu'il ne faut que la seule volonté ? Non point cette volonté banale qui ne fait défaut à personne, mais une volonté ferme et vigilante. Je le sais fort bien, il n'y a personne qui ne veuille aller promptement au Ciel, mais c'est par les œuvres qu'il faut montrer sa volonté. Le marchand qui veut s'enrichir ne se contente pas d'en avoir la pensée et la volonté, mais il fait construire un vaisseau, il engage des matelots, prend un bon pilote, équipe son vaisseau de toutes choses, il emprunte de l'argent, traverse les flots, il va dans les pays étrangers, il s'expose à beaucoup de périls et souffre tous les maux que connaissent ceux qui ont coutume d'aller sur mer. C'est de cette manière que nous devons faire connaître notre volonté. Nous avons aussi nous-mêmes à naviguer, non d'une terre à une autre, mais de la terre au Ciel. Préparons donc nos âmes à cette

navigation, afin qu'elle nous conduise au Ciel, pourvoyons-nous de matelots obéissants et d'un bon navire si nous ne voulons être en butte aux périls, aux naufrages du monde, ou être emportés par le vent de l'orgueil, si nous voulons être alertes et dispos. Si nous nous pourvoyons ainsi d'un navire, d'un pilote et de nautoniers, notre navigation sera heureuse, nous obtiendrons le secours du Fils de Dieu, ce vrai pilote, qui ne permettra pas que notre esquif soit submergé, mais qui, au fort des plus terribles orages, commandera aux vents et à la mer (Mt 8, 26) et fera succéder un grand calme à la tempête.

Venez à l'assemblée prochaine, mes chers frères, avec ces dispositions si vous désirez en profiter et garder en dépôt dans votre cœur ce qu'on vous dira. Que personne ne soit « chemin », que personne ne soit « pierre », que personne ne soit « rempli d'épines » (Lc 8, 5 et suiv.). Faites de vos âmes une terre bien cultivée et nous sèmerons avec ardeur quand nous verrons une terre franche. Alors, si nous trouvons une terre pierreuse et en friche, excusez-nous de ne vouloir pas travailler en vain, car si, cessant de semer, nous commençons par arracher les épines d'un autre côté, jeter la semence dans une terre inculte, serait une conduite insensée. [...]

Homélie 2

Au commencement était le Verbe (verset 1).

Si c'était Jean qui dût nous parler lui-même et nous entretenir de ce qui le regarde personnellement, il serait de mon sujet, mes frères, de vous rapporter l'histoire de sa famille, de sa patrie et de son éducation ; mais comme ce n'est point lui, comme c'est Dieu qui parle par sa bouche, il semble qu'il soit inutile et superflu d'entrer dans ce détail, mais non, ce n'est pas inutile, bien au contraire, il est important et nécessaire de vous en faire le récit. Quand vous saurez d'où et de quels parents il est sorti, quel il était, et que vous entendrez ensuite sa voix et toute sa doctrine, alors vous connaîtrez que ce qu'il vous dit, il ne vous le dit pas de lui-même , mais il parle sous l'impulsion de la puissance divine.

Quelle est donc sa patrie ? Il n'en eut point, à vrai dire, il naquit dans un pauvre bourg et dans un pays décrié qui ne produisait rien de bon. En effet, c'est par mépris pour la Galilée que les scribes disent : « Demandez et apprenez qu'il ne sort point de prophète de la Galilée » (Jn 7, 52). Le vrai Israélite [Nathanaël] de même n'en fait point de cas quand il dit : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » (Jn 1, 46). Le lieu même de ce pays où il était né n'avait rien d'illustre ni de recommandable, son nom n'y était point connu, son père était un pauvre pêcheur et si pauvre, qu'il élevait ses enfants dans sa profession.

Or, vous le savez tous, mes frères, nul artisan n'aime à laisser son métier pour héritage à son fils s'il n'y est forcé par son extrême pauvreté et surtout si l'art qu'il professe est vil et abject ; vous savez

aussi qu'il n'est rien de plus pauvre, de plus dédaigné et même de plus ignorant que les pêcheurs. [...]

Voyons néanmoins, mes chers frères, voyons ce que dit et ce qu'avait appris ce pêcheur qui passait sa vie autour des étangs, occupé de filets et de poissons, cet homme de Bethsaïde de Galilée, ce fils d'un pêcheur pauvre, extrêmement pauvre, cet ignorant dont l'ignorance était si profonde et qui demeura illettré et avant et après qu'il se fût attaché à Jésus-Christ. Ne va-t il pas nous parler de champs, de rivières et de commerce de poissons ? On ne s'attend peut-être pas à d'autres discours d'un pêcheur ; mais ne craignez point. Nous n'entendrons rien de ce genre, il ne nous entretiendra que de choses célestes, que de choses que personne ne savait avant lui, il va nous enseigner une doctrine aussi sublime, une morale aussi excellente et une philosophie aussi belle que le peut et le doit celui qui a puisé dans les trésors de l'Esprit Saint et qui vient tout présentement de descendre du Ciel, ou plutôt, il est à croire que les anges mêmes qui sont dans le Ciel ne savaient pas encore, avant qu'il eût parlé, ce qu'il va nous apprendre.

Je vous le demande : est-ce là le langage d'un pêcheur ou même d'un rhéteur ? D'un sophiste, d'un philosophe ? De l'homme le plus profondément versé dans la science humaine ? Non, certes, car il n'est point d'intelligence humaine capable de philosopher ou de raisonner comme lui sur la nature bienheureuse et immortelle, sur les puissances qui lui sont subordonnées, sur l'immortalité et la vie éternelle, ni sur les corps mortels qui doivent dans la suite devenir immortels, sur le supplice et le jugement futurs, sur le compte que chacun rendra de ses paroles, de ses actions, de ses pensées, ni de savoir ce que c'est que l'homme, ce que c'est que le monde, ce qu'est véritablement l'homme, à la différence de ce qui semble l'être et ne l'est pourtant point, en quoi consiste le vice, en quoi consiste la vertu. [...]

Mais le pêcheur ne dit rien que de certain, rien que de vrai fondé sur la pierre, il est inébranlable et ne peut chanceler. Admis dans le sanctuaire même du Ciel, parlant par l'inspiration du Seigneur, sa parole n'éprouve aucune des défaillances de l'humanité.

Les philosophes, au contraire, qui n'ont jamais été reçus à cette cour céleste, pas même en songe, qui pêle-mêle avec le reste des hommes n'ont hanté que les places publiques, voulant s'élever jusqu'aux êtres invisibles par la seule force de leur esprit, sont tombés dans de grandes erreurs : ils ont osé discourir de choses ineffables et, comme des aveugles ou des ivrognes, ils se sont heurtés mutuellement dans leur course à l'aventure ; que dis-je ? ils se sont contredits eux-mêmes, perpétuellement infidèles à leurs propres opinions.

Saint Jean est un homme sans lettres, grossier, de Bethsaïde, fils de Zébédée. Que les Grecs se moquent et rient de la rudesse de ces noms ; je ne parlerai pas pour cela avec moins de confiance, j'en aurai même davantage car plus cette nation leur paraît barbare et éloignée de leurs mœurs et de leurs coutumes, plus aussi ce que j'en dirai paraîtra grand et admirable. En effet, un barbare, un ignorant dit des choses qui ont été jusqu'à présent inconnues au reste des hommes et, non seulement il les dit, mais il les persuade. Se fût-il borné à les dire, ce serait déjà une grande merveille, mais voici qui la surpasse : il ne cesse de persuader tous ceux qui l'écoutent et confirme par cette nouvelle preuve qu'il est inspiré de Dieu. Qui n'admirerait un pareil pouvoir ? Ce talent, ce don de persuasion, comme je l'ai fait voir, prouvent manifestement que la doctrine et les préceptes qu'il enseigne ne sont pas de lui. Ce barbare a donc fait entendre sa voix jusqu'aux extrémités de la terre (Ps 18, 4) et a répandu son Évangile dans tout le monde. Il l'a semé par lui-même en personne dans la moitié de l'Asie, là où les sages, où les philosophes grecs tenaient leurs écoles de philosophie, c'est en quoi il est formidable aux démons car il brille au milieu des ennemis, il dissipe leurs ténèbres et renverse leurs forts, mais son âme s'est élevée au Ciel, dans le séjour qui convient à Celui qui opère de si grands prodiges. Et voici que tous les dogmes des philosophes sont tombés et anéantis, tandis que la doctrine de Jean acquiert tous les jours plus de force et une nouvelle splendeur. À peine a-t-il paru avec les autres pêcheurs que les doctrines de Platon et de Pythagore, naguère puissantes, tombent dans le silence et l'oubli, jusque-là que la plupart ignorent aujourd'hui le nom même de ces philosophes. [...]

Saint Jean ne nous a rien dit, ni rien enseigné d'humain, mais au contraire tout ce qui part de cette âme sublime, tout ce qui d'elle est venu jusqu'à nous, renferme une doctrine toute céleste et toute divine. Sa voix n'éclatera point, elle ne fera point retentir nos oreilles. Nous entendrons un discours simple, sans enflure, sans fard, sans vains ornements, toutes choses très éloignées de l'amour de la vraie sagesse ; nous n'y trouverons qu'une force invincible et divine, une abondance inépuisable de vérités, un trésor sans pareil. [...]

Commençons donc, exposons ses paroles, et comme nous vous avons exhorté au commencement à les écouter avec une grande attention, nous vous y exhortons encore. Par où l'évangéliste commence-t-il donc ? « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu ». Voyez, mes frères, avec quelle confiance et quelle énergie il s'exprime. Considérez qu'il ne doute point, qu'il ne forme point de conjectures, mais qu'il parle d'un ton ferme et décisif. En effet, il est d'un docteur de ne point vaciller dans ce qu'il avance. Celui qui, voulant enseigner les autres, a besoin d'un second pour appuyer et confirmer ce qu'il dit, ne mérite pas d'être mis au rang des docteurs, mais seulement parmi les disciples. Si quelqu'un me demande la raison pour laquelle saint Jean, omettant la cause première, passe tout à coup à la seconde, je répondrai que nous ne connaissons point ici de premier ni de second car la divinité est au-dessus du nombre, du temps et des siècles. C'est aussi pour cela que, passant là-dessus, nous confessons que le Père ne tire son origine de personne et que le Fils est engendré du Père.

Nous l'entendons, direz-vous, mais pourquoi omettant le Père parle-t-il du Fils ? Le voici : c'est parce que le Père était très connu de tous, sinon comme Père, du moins comme Dieu et qu'au contraire le Fils unique n'était point connu. Il a donc raison de se hâter d'en donner d'abord au commencement la connaissance à ceux qui ne le connaissaient point, mais cependant il ne laisse pas de parler du Père dans ce discours. Considérez avec moi l'esprit et la prudence de ce saint docteur. Il sait que les hommes, depuis très longtemps et même avant toute autre connaissance, ont celle de Dieu, et qu'ils l'adorent sur toutes choses. C'est pourquoi, sur ce fondement, il établit son

principe et en tirant la conséquence et avançant ensuite, il assure que le Fils est Dieu.

Il ne fait pas comme Platon qui dit que l'un est esprit, l'autre âme : idées très indignes de cette nature divine et immortelle car elle n'a rien de commun avec nous, mais elle est très éloignée de rien avoir qui participe des créatures [...].

Vous voyez, mes chers frères, ce que je viens de dire, que saint Jean, en parlant du Fils, ne tait et n'omet pas le Père. Si cela ne suffit pas encore pour vous mettre cette vérité dans toute son évidence, ne vous en étonnez pas, c'est de Dieu que nous vous parlons, dont la nature ne se peut représenter dignement ni en paroles, ni en pensées. Voilà pourquoi saint Jean ne se sert point ici du nom de substance, parce que personne ne peut dire ce que Dieu est selon sa substance, mais partout il nous le fait connaître par ses ouvrages. On voit que, dans la suite, ce Verbe est appelé lumière et que la lumière est aussi appelée vie. Ce n'est point pour cette seule raison qu'il l'a ainsi appelé, mais c'est la première, et voici la seconde : le Verbe devait nous apprendre ce qui regarde le Père car il dit : « Je vous ai fait savoir tout ce que j'ai appris de mon Père » (Jn 15, 15).

L'évangéliste appelle le Verbe et lumière et vie parce qu'il nous a donné la lumière qui nous éclaire et fait connaître toutes choses et, que par la lumière, il nous a donné la vie. En un mot : un seul, ni deux, ni trois, ni plusieurs noms ne suffisent pour nous faire connaître ce que Dieu est, mais il faut se tenir pour content si par plusieurs noms même nous pouvons, du moins obscurément, nous former une idée de ses attributs. Saint Jean ne l'a pas simplement appelé « Verbe », mais en ajoutant l'article « le », il l'a désigné comme un être à part.

Faites ici attention, mon cher auditeur, que je n'ai pas vainement dit que cet évangéliste nous parle du haut du Ciel et, pour cela, remarquez jusqu'à quelle sublimité il a d'abord, dès le commencement, élevé l'esprit et l'âme de ses auditeurs. Car après l'avoir élevée au-dessus de tout ce qui peut tomber sous les sens, au-dessus de la terre, de la mer et du ciel, il lui fait entendre qu'il faut qu'elle monte encore plus haut et qu'elle s'élève au-dessus même des chérubins, des séraphins, des

trônes, des principautés, des puissances et enfin au-dessus de toutes les créatures. Quoi donc ! Est-ce qu'après nous avoir élevé à de si hautes et de si sublimes idées, il a pu nous y arrêter ? Nullement, mais il en est comme d'un homme qui, voyant quelqu'un arrêté sur le bord de la mer pour considérer les villes, les côtes et les ports, après l'avoir transporté au milieu de l'Océan et lui avoir ôté la vue des premiers objets qui l'occupaient, le placerait en un lieu qui, n'étant point borné, offrirait à ses yeux un spectacle immense. Ainsi l'évangéliste nous élève au-dessus de toutes les créatures, nous envoie au delà des siècles qui ont précédé la création, et nous tient les yeux en l'air et en suspens, sans nous fixer un terme, parce qu'il n'y en a point, car la raison qui veut pénétrer dans ce commencement, cherche quel est ce commencement et trouvant qu'il est dit du Verbe : « Il était », elle veut encore aller plus loin et ne voit point où se fixer ; elle regarde sans relâche jusqu'à ce qu'enfin la fatigue la force à redescendre, car ce mot « Au commencement était », ne désigne et ne montre que ce qui a toujours été et ce qui est éternel.

Vous le voyez, mes frères, qu'il n'en est pas de la vraie philosophie et des dogmes divins comme de ceux des Grecs : les païens reconnaissent et assignent des temps et disent qu'entre leurs dieux, il y en a de vieux et de jeunes, d'anciens et de nouveaux, mais on ne trouve parmi nous rien de semblable. Car s'il y a un Dieu, comme il y en a sûrement un, il n'y a rien avant lui : s'il est le Créateur de toutes choses, il est avant toutes choses : s'il est le Seigneur et le Souverain de tous les êtres, rien ne vient qu'après lui, et les créatures et les siècles. [...]

Homélie 3

Au commencement était le Verbe (verset 1).

Il serait à présent inutile de vous exhorter à être assidus et attentifs aux sermons, tant vous êtes empressés de mettre à profit ma dernière exhortation. Ce concours, cette persévérance à rester debout, cette ardeur, cet empressement à venir occuper les places les plus proches de la chaire d'où vous pouvez plus facilement entendre ma voix, cette constance à ne point sortir d'ici jusqu'à ce que tout soit fini, quoique vous y soyez bien à l'étroit et fort gênés, ces acclamations, ces applaudissements, tout, en un mot, montre visiblement, et la ferveur de votre âme, et l'attention de votre esprit : voilà pourquoi il serait superflu de vous parler davantage sur ce sujet, mais il est à propos de vous dire et il importe même de vous avertir de persévérer dans le même esprit, et non seulement d'apporter ici ce zèle et cette affection, mais encore de vous entretenir dans vos maisons de ce que vous avez entendu au sermon : le mari avec sa femme, le père avec son fils, que chacun dise ce qu'il a retenu et interroge les autres, que tous, à tour de rôle, apportent au trésor commun leur contribution.

Et ne me dites point qu'il n'est pas temps encore d'occuper les enfants de ces choses ; car je vous répondrai que non seulement il leur serait nécessaire d'en faire leur étude, mais aussi leur unique occupation. Toutefois, je ne vous l'ordonne point à cause de votre faiblesse, je ne veux pas détourner les jeunes gens de l'étude des auteurs profanes, pas plus que vous des affaires civiles : des sept jours de la semaine, je vous prie seulement d'en consacrer un à Notre-Seigneur. [...]

Mais quand vous menez vos enfants au théâtre et aux spectacles, vous n'avez point d'études, ni d'autres occupations à prétexter il n'en est plus question, et lorsqu'il s'agit de quelque profit spirituel, vous dites que c'est un dérangement ! Comment n'irriteriez-vous pas la colère de Dieu ? Vous trouvez du temps de reste pour toute autre chose , mais pour le service de Dieu, vous jugez que le loisir manque à vos enfants ! Ne vous conduisez pas ainsi, mes chers frères, ne vous conduisez pas ainsi. C'est principalement cet âge qui a besoin de nos leçons : comme il est tendre, l'instruction que l'on donne entre facilement dans l'esprit et s'y imprime comme le cachet sur la cire, sans compter que c'est le moment critique qui décide du penchant de la vie entière ou au vice, ou à la vertu. Si donc au commencement, et dès les premières années, on détourne les enfants du vice, et qu'on les mette dans le droit chemin, on leur inculquera certaines habitudes qui resteront en eux comme une seconde nature : ils ne se porteront pas d'eux-mêmes facilement au mal, la coutume les retiendra et les entraînera au bien. Par là, nous les rendrons plus respectables et plus utiles à l'État que les vieillards eux-mêmes et nous leur inspirerons, dès la jeunesse, les vertus de la maturité.

Il est impossible, comme je l'ai dit ailleurs, que ceux qui assistent à ces sermons et fréquentent un si grand apôtre, n'en retirent un très grand fruit : homme ou femme, jeune ou vieux, nul ne prendra en vain sa part d'un tel banquet. Si, par la parole, nous apprivoisons les bêtes que nous avons prises, à combien plus forte raison ne porterons-nous pas les hommes à la vertu par la parole spirituelle, quand il y a tant de disproportion entre ces deux objets de nos soins comme entre ces deux espèces de remèdes ? Il n'y a pas en nous autant de férocité que dans les bêtes, car dans les bêtes la férocité naît de leur nature ; mais dans les hommes elle vient de leur libre arbitre. Et aussi, il y a une grande différence dans les paroles : les unes ne sont qu'une production de l'homme, mais les autres viennent de la vertu et de la grâce du Saint-Esprit. Si quelqu'un désespère donc de soi, qu'il pense à ces bêtes qu'on a apprivoisées et jamais il ne tombera dans le désespoir, qu'il vienne souvent en ce lieu de guérison, qu'il écoute assidûment la parole de Dieu et, de retour dans sa maison, qu'il

repassse dans son esprit ce qu'il a entendu, de cette sorte, il s'affermira dans la bonne espérance et dans la confiance, averti de ses progrès par sa propre expérience. Quand le diable voit la loi de Dieu gravée dans une âme et que le cœur est la table où elle est écrite, il n'ose aller plus avant. [...] Rien en effet n'est si formidable au démon et n'écarte mieux les pensées qu'il inspire, qu'une âme qui médite la loi de Dieu et qui demeure toujours penchée sur cette fontaine. Aucun accident, quelque fâcheux qu'il soit, ne pourra la troubler, nulle prospérité ne pourra l'enfler, ni l'enorgueillir, mais au milieu des orages et de la tempête, elle jouira d'un grand calme.

Non, ce ne sont pas les choses en soi qui nous agitent et nous troublent, mais bien l'infirmité de notre cœur. Sinon, il faudrait nécessairement que tous les hommes fussent dans le trouble. Nous naviguons tous sur la même mer, nous sommes donc tous exposés aux mêmes flots et aux mêmes tempêtes. S'il y a des gens qui s'élèvent au-dessus de la tempête et des furieux orages de la mer, il est évident que ce n'est pas la fortune qui produit ces orages, mais l'état de notre cœur. Si nous nous tenons donc prêts à toute sorte d'événements, nous ne serons nullement exposés aux flots et à la tempête, mais nous jouirons toujours d'un calme parfait.

Je ne m'étais point proposé d'entrer dans ce détail, je ne sais comment j'en suis venu à m'étendre aussi longuement là-dessus. Pardonnez cet écart, je vous en prie, mes chers frères, à la crainte, à la vive crainte que j'éprouve de voir se refroidir votre zèle. Si j'avais été rassuré sur ce point, certainement je ne vous aurais point parlé de toutes ces choses, car votre zèle eût suffi pour vous rendre tout, aisé et facile.

Il est temps de commencer, de peur que vous n'entriez au combat étant déjà fatigués. Nous avons à combattre les ennemis de la vérité, ceux qui font tous leurs efforts pour renverser la gloire du Fils de Dieu, ou plutôt la leur propre, car la gloire du Fils de Dieu ne peut recevoir de changement, elle est toujours la même, les langues médisantes ne peuvent l'affaiblir, mais eux, lorsqu'ils s'étudient et s'efforcent d'abattre Celui qu'ils adorent (à ce qu'ils disent), ils se couvrent d'infamie et condamnent leurs âmes aux supplices.

Que disent-ils donc, lorsque nous prononçons ces paroles : « Au commencement était le Verbe » ? Ils répondent que ces mots : « Au commencement était le Verbe », ne marquent pas ouvertement l'éternité car, disent-ils, on l'a de même dit du ciel et de la terre. Oh ! Quelle impudence et quelle extrême impiété ! Je te parle de Dieu et toi tu me parles de la terre et des hommes qui en sont sortis ? Quoi donc, parce que Jésus-Christ est dit Fils de Dieu et Dieu et que l'homme est dit aussi fils de Dieu et Dieu, parce qu'il est écrit : « J'ai dit : vous êtes des dieux et vous êtes tous enfants du Très-Haut » (Ps 81, 6), tu disputeras de la filiation avec le Fils de Dieu et tu diras qu'il n'a rien de plus que toi ? Nullement, réponds-tu. Tu le fais, te dis-je, bien que tu ne l'avoues pas expressément. Comment ? C'est en disant que tu as reçu l'adoption par grâce et lui aussi car, quand tu dis qu'il n'est pas Fils par nature, tu ne dis autre chose, sinon qu'il est Fils par grâce.

Mais voyons quelles preuves, quels témoignages nous apportent ces hérétiques : « Au commencement Dieu a fait le ciel et la terre et la terre était invisible et toute en désordre » (Gn 1, 1). Et, « Il était un homme d'Armathaïm Sipha » (1 R 1). Ces paroles leur paraissent fortes et, véritablement, elles le sont, mais c'est pour démontrer la vérité de notre doctrine. Car pour prouver leur blasphème, rien n'est plus faible. En effet, je te le demande : qu'y a-t-il de commun entre cette parole : « Il a fait » et celle-ci : « Il était » ? Qu'est-ce que Dieu a de commun avec l'homme ? Pourquoi joins-tu ce qu'on ne peut joindre ensemble ? Pourquoi confonds-tu ce qui est séparé, et mets-tu en bas ce qui est en haut ? En cet endroit-ci le terme « Il était » ne montre pas l'éternité, si on le prend seul, mais il la montre et la déclare, si on le joint à ceux-ci : « Au commencement il était » et « le Verbe était » comme donc le mot « étant », quand il est dit de l'homme, ne marque que le temps présent, et lorsqu'il est dit de Dieu, désigne l'éternité ; de même aussi le mot « Il était », s'il est dit de notre nature, signifie un temps passé et même encore un passé borné, mais quand il est dit de Dieu, il marque l'éternité. C'est assez, pour celui qui a entendu ces paroles, d'avoir ouï nommer « la terre » et « l'homme », pour n'en penser et n'en rien dire de plus que ce qui convient à la nature créée.